

Colloque  
Marie Guyart à la croisée des chemins  
(1620-1631)

Entre rives et dérives : le point d'arrimage  
Raymond Brodeur

Dans un des articles qu'il a produits en 1999, à l'occasion du quatre centième anniversaire de la naissance de Marie de l'Incarnation, le professeur Bruno Pinchard, de l'Université François-Rabelais, de Tours, écrivait :

Qu'il y ait un lien entre la mer et la Providence, c'est une idée ancienne [...]. Cependant que cette mer ne soit pas une simple métaphore de « l'océan de l'être » (*pelagus entis*), voilà un cas plus rare, et qui nous introduit à un point de vue original sur les Missions. Les Missions, en particulier les Missions du Nouveau Monde, se trouvent *par delà la mer*.

Pinchard avait donné à son article la titre : « Marie ou l'impossible terre<sup>1</sup> ».

Marie Guyart est née, a vécu son enfance et sa vie de jeune femme à Tours. Cette ville du centre-ouest de la France, établie en bord de Loire, était alors prospère. Elle a, comme tous les gens de son milieu, une expérience concrète et quotidienne de la rive et du fleuve. Elle voit les gens venir et partir, soit vers l'autre rive, soit vers d'autres ports en amont, ou encore vers la mer, vers l'océan en aval.

Sa vie, originellement inscrite dans cet environnement, est imprégnée et imprimée des allez et des retours, des venues et des départs qui constituent l'essence même de la dynamique et de la dialectique des arrimages qui sont comme points d'orgue, points de résolution de tension entre rives et dérives.

---

<sup>1</sup> Bruno Pinchard, « Marie ou l'impossible terre », dans R. Brodeur, dir., *Femme, mystique et missionnaire. Marie Guyart de l'Incarnation*, Sainte-foy, Presses de l'Université Laval, 2001, p. 369.

Les années 1620-1631 sont certainement des années cruciales dans l'itinéraire de Marie Guyart. Elle devient veuve, elle choisit de se consacrer à l'éducation de son fils et elle actualise le don de sa vie à Dieu par le vœu de chasteté. Elle adopte une vie de semi-recluse pour se consacrer à la contemplation, elle accepte de s'occuper de la maisonnée de sa sœur et de son beau-frère, prononçant en secret le vœu d'obéissance à leur endroit, puis elle accepte la prise en charge de l'entreprise de son beau-frère.

Au fil de ces événements, ou de ces vocations, si l'on considère ses diverses responsabilités comme des appels qui lui sont arrivés, elle a vécu une dynamique de déstabilisation, de dérive par rapport à des situations dans lesquelles elle était en quelque sorte rivée. Chaque fois, ce fut pour elle une occasion de découverte et d'approfondissement de ce point d'arrimage, le Dieu trinitaire, auquel elle résolut de s'abandonner, non par dépit, mais par intelligence, par cœur et par volonté, une trinité d'arrimage source, soutien et achèvement de toute vie.

Outre le rêve de sept ans qu'elle rapporte dans son autobiographie, on sait que la vocation à la vie spirituelle hors du commun dans laquelle elle s'engagea prit consistance à l'occasion de cette vision où, comme elle l'écrit : « je me vis toute plongée en du sang, et mon esprit, convaincu que ce sang était le Sang du Fils de Dieu, de l'effusion duquel j'étais coupable par tous les péchés qui m'étaient présentés. » Ce plongeon, impliquant la perte de tout point d'appui, met en évidence d'une part les multiples dérives conséquentes aux péchés et, d'autre part, le point d'arrimage sans lequel elle a bien conscience qu'elle serait morte, soit la bonté de Dieu qui l'a soutenue.

Sa vocation et son implication dans l'entreprise familiale de transport procèdent d'une suite d'événements qui viennent la sortir de sa vie de semi-recluse dans laquelle elle aurait bien aimé demeurer. Et c'est là, dans la famille et dans l'entreprise de son beau-frère, que « Notre Seigneur, en cette occasion, me conduisit là, lequel me conféra un nouveau don d'oraison qui était une liaison (point d'arrimage) à notre Seigneur Jésus-Christ touchant ses sacrés mystères depuis sa naissance jusqu'à sa mort » (p. 190).

En faisant mémoire de ce qu'elle a vécu et cherché à vivre au service des siens et de l'entreprise de transport familial, elle écrit, dans son quatrième état d'oraison :

Comme je l'ai dit, l'âme se sentant appelée à des choses plus épurées, on ne sait où l'on la veut menée. Quoiqu'elle ait une tendance à choses qu'elle ne connaît pas encore, ni qu'elle ne peut concevoir, elle s'abandonne, ne voulant rien suivre sinon le chemin que Celui à qui elle tend avec tant d'ardeur lui fera tenir. On lui ouvre l'esprit de nouveau pour la faire entrer en un état de lumière. Dieu lui fait voir qu'il est comme une grande mer, laquelle, tout ainsi que la mer élémentaire ne peut souffrir rien d'impur, aussi que lui, Dieu de pureté infinie, ne veut et ne peut souffrir rien d'impur qu'il rejette toutes les âmes mortes, lâches ou impures. (p. 206-207)

Pendant ces années de service et de gestion d'entreprise, elle vécut son premier ravissement trinitaire, vers l'âge de 25 ans. Dans une lettre qu'elle écrivit à Dom Raymond, son confesseur, après ce premier ravissement, elle emploie les termes qui renvoient encore à cet arrimage au plus profond d'elle qui lui fait traverser et dépasser les enjeux de l'inévitable dialectique rives-dérives. Elle écrit :

Mon âme, se voyant comme absorbée dans la grandeur immense et infinie de la Majesté de Dieu, s'écrioit : « O largeur, ô longueur, ô profondeur, ô hauteur infinie, immense, incompréhensible, ineffable, adorable ! Vous estes, ô mon grand Dieu, et tout ce qui est n'est pas, qu'en tant qu'il subsiste en vous et par vous. O éternité, beauté, bonté, pureté, netteté, amour, mon centre, mon principe, ma fin, ma béatitude, mon tout ! »

[...] En quelque lieu que je me trouvasse, à quelque occupation que je fusse appliquée, je ne me pouvois voir qu'absorbée et abymée dans cet Estre incompréhensible, ny regarder les créatures que de la même manière. De sorte que je voyois Dieu en toutes choses, et toutes choses en Dieu, et cette infinie Majesté étoit à mon égard comme une grande et vaste mer qui, venant à rompre ses bornes, me couvroit, m'inondoit et m'enveloppoit de toutes parts. Je me sentois comme perdue à l'égard de la nature, et dans cette perte je ne pouvois ny voir ny comprendre rien de beau que les perfections qui m'étoient montrées.

On retrouve également, dans l'autobiographie, de nombreux autres textes ou expressions qui réfèrent à cet arrimage entre rive et dérive. Dans le septième état d'oraison, dans l'évocation qu'elle fait du second ravissement trinitaire, elle écrit encore : « Je dirai mieux, disant que les puissances de mon âme, étant englouties et absorbées et réduites à l'unité de l'esprit, étaient toutes dans le Verbe, qui y tenait lieu d'Époux ». (p. 254)

En terminant, il est évident que les quelques éléments relatifs à « Rive, dérive et points d'arrimage » dans la période 1620-1631 manifestent déjà une structuration de la personnalité, de la sociabilité et de la foi qui caractérisent Marie Guyart. En même temps, ces éléments demeurent des prélogomènes de ce qui l'attend et qui passera inexorablement par la traversée de la mer océanne. Tout comme elle était consciente des pièges et des périls du monde, elle avait conscience des risques et périls d'une traversée océanique. Mais quoi qu'il en soit des menaces de toutes sortes qui attendent ceux qui quittent la rive pour aller là où ils ont à se rendre, l'important, que dis-je, l'essentiel, pour Marie, ne se trouve ni sur la rive, ni sur les dérives, mais bien sur l'arrimage :

Sur le point de prendre le bateau, à Dieppe, le 15 avril 1639, elle écrit à un de ses frères :

Vous sçavez les périls que nous allons courir sur cette grande mer Océane, la plus rude à passer de toutes les mers ? non qu'il se perde beaucoup de vaisseaux dans la traverse que nous allons faire de douze cens lieues : mais il y a bien des incommodités à souffrir, on tombe en de grandes maladies, on craint la rencontre des Anglois, des Domkerquois, et des Turcs : mais tout cela n'est rien, la vie et la mort me sont une même chose, et je fais ce sacrifice de moy-même du meilleur cœur qu'aucune chose que j'aye fait en ma vie. Les croix et les souffrances me sont plus agréables que toutes les délices de la terre : que l'on m'envoye dans le fond de la plus cruelle Barbarie, ce seront là mes délices, et je chériray plus mes petites Sauvages, que si c'estoient des Princesses. Je m'en vais donc de bon cœur suivre mon cher Jésus et souffrir tout ce qu'il voudra pour son amour. Priez-le qu'il me donne un grand courage, et remerciez-le de la grande grâce qu'il me fait de m'avoir appelée à l'exclusion de tant d'autres, à une si haute vocation.

Raymond Brodeur, Responsable scientifique